

# Correction de quelques erreurs dans les éditions scientifiques de L'Histoire hiéroglyphique (1705) par Dimitrie Cantemir. L'édition Panaitescu-Verdeș (1965)

Ștefan ȘUTEU

Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca

E-mail: fanel.suteu@gmail.com

---

Article history: Received 3.11.2021; Revised 10.12.2021;

Accepted 28.12.2021; Available online 13.04.2022.

©2021 Studia UBB Historia. Published by Babeș-Bolyai University.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

---

**Abstract:** Correction of some errors in the scientific editions of *The Hieroglyphic History (1705)* by Dimitrie Cantemir. The Panaitescu-Verdeș edition (1965). *The Hieroglyphic History*, written by Dimitrie Cantemir in 1705, is considered the first Romanian (historical) novel. Beyond the veil of allegory, the exotic topos and animal-related fantasy, the historical events between 1685-1705 are revealed through characteristic deciphering, which can represent valuable data for a historian. The work, first published in 1883, then in 1927 and 1957 in a few *non-scientific* editions, was finally republished in 1965 in a *scientific edition* elaborated by P.P. Panaitescu and Ion Verdeș. This particular 1965 edition is of very high historical value, but it also has a number of lacunae, especially in the field of theology. The editors don't reference certain biblical quotes, they hint at certain psychological ideas when mentioning quotes that are clearly extracted from the Bible, they ignore the biblical source, which was the very foundation of Cantemir's maxims, they overlook the study of certain toponyms with biblical origins (Euphrates, Tarshish, Babylon etc.) and don't realize that some of his ideas are of biblical origin (for example: the cyclical evolution of things, free will). Furthermore, they don't distinguish certain elements of Christian iconography from their biblical counterparts, leading to confusion (according to the editors, Saint Veronica's Veil is attributed to Magdalene!). For all this, attention, thoroughness, knowledge of biblical sources and familiarity with Romanian and European biblical tradition are required. An edition of *The Hieroglyphic History* which envelopes historical, philological, but also theological and, last but not least, philosophical notes and commentaries is expected in the future.

**Keywords:** Dimitrie Cantemir, *The Hieroglyphic History*, Panaitescu, Verdeș, theology, cyclical evolution, Menander, The Apostle Paul, Saint Veronica's Veil

SUBB – Historia, Volume 66, 2, December 2021

doi:10.24193/subbhist.2021.2.01

**Rezumat: Corectarea unor erori în edițiile științifice ale Istoriei ieroglifice (1705) de Dimitrie Cantemir. Ediția Panaitescu-Verdeș (1965).** *Istoria ieroglifică*, lucrare scrisă de Dimitrie Cantemir în anul 1705, este considerată primul roman (istoric) românesc. Dincolo de haina alegoriei, a toposului exotic și a fantasticului animalier, prin deciptări specifice, se revelează evenimente istorice din perioada 1685-1705, care pot constitui pentru un istoric date valoroase. Lucrarea, publicată în 1883 apoi în 1927 și 1957 în câteva ediții neștiințifice, în sfârșit a fost republicată în 1965 într-o ediție științifică elaborată de P.P. Panaitescu și Ion Verdeș. Această ediție din 1965 are o mare valoare istorică, dar și câteva lacune, în special în domeniul teologic. Editorii nu indică anumite citate biblice, fac aluzii la idei psihologice pentru citate care sunt clar extrase din Biblie, ignoră filonul biblic care a stat la baza maximelor lui Cantemir, omit să studieze unele toponime la originea lor biblică (Eufrat, Tharsis, Babilon etc.) și nu realizează că unele idei cantemiriene sunt de origine biblică (de exemplu: evoluția ciclică a lucrurilor, liberul arbitru). Totodată nu disting unele elemente de iconografie creștină de corespondentele lor biblice, ajungând la confuzii (năframa sfintei Veronica este atribuită de editori Magdalenei!). Pentru toate acestea se cere atenție, minuțiozitate, cunoașterea surselor biblice și familiarizarea cu tradiția biblică românească și europeană. O ediție a *Istoriei ieroglifice* care să înglobeze notele și comentariile istorice, filologice, dar și teologice și nu în ultimul rând filozofice, este de așteptat pe viitor.

**Cuvinte cheie:** Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, Panaitescu, Verdeș, teologie, evoluție ciclică, Menandru, Apostolul Pavel, năframa sfintei Veronica

### Introduction

Le manuscrit signé par Dimitrie Cantemir contient 337 pages recto-verso (environ 674 pages) écrites en roumain en caractères cyrilliques et comporte douze parties et deux « échelles » (un glossaire et un index de décryptage). L'œuvre est restée dans la bibliothèque de Cantemir et de ses successeurs pendant 78 ans, jusqu'en 1783 lorsqu'elle a été donnée aux Archives d'État des actes anciens de la Russie de Moscou (Mss n° 1419, Fonds 181). Un autre siècle est passé et seulement 178 ans après sa parution, en 1883, la première édition de *L'Histoire hiéroglyphique* a été publiée, sous le patronage de l'Académie roumaine.

L'édition « Panaitescu-Verdeș » de *L'Histoire hiéroglyphique* de 1965 en deux volumes (avec les rééditions correspondantes: 1973, 1978, 1983, 1997) et l'édition « Stoicescu-Toma » de 1973 (avec ses rééditions: 2003,

2016) ont le mérite d'être reconnues par les cantémirologues comme des éditions scientifiques, apportant des ajouts substantiels aux précédentes (la première, en 1883 imprimée par l'Académie roumaine ; la seconde, publiée en 1927 avec un texte édité par Em. C. Grigoraș ; la troisième, celle de 1957, rééditée en 1973 avec le texte élaboré en cyrillique par I. Vartician). Mais aussi scientifiquement composées soient ces éditions, elles ne peuvent jamais être considérées comme définitives (des personnes limitées ne peuvent pas réaliser des éditions définitives). P.P. Panaitescu et Ion Verdeș, reconnus dans le domaine historique et littéraire comme des autorités, ont complété le texte de Cantemir avec des informations multiples et précieuses par rapport à leurs prédécesseurs. Ensuite, l'édition St. Toma & N. Stoicescu de 1973 (l'année des commémorations de l'UNESCO, l'année « Cantemir 300 »), apporte des ajouts majeurs à l'édition de 1965. Ainsi, la linguiste Stela Toma, et l'historien méticuleux, Nicolae Stoicescu, ont corrigé quelques erreurs dans l'édition de Panaitescu et Verdeș (surtout linguistiques) et ont complété l'horizon historique avec des informations précieuses et pertinentes.

P.P. Panaitescu et Ion Verdeș n'étaient pas très bien formés théologiquement (comme Virgil Cândea le prouvera plus tard en écrivant et en analysant *Le Divan*). Ainsi, ils commettent quelques erreurs, omettent certains éléments importants, ou sont ambigus lors qu'ils analysent critiquement des mots ou des expressions cantémiriennes de la sphère biblique / théologique. Sans doute ont-ils fait un excellent travail, scientifique du point de vue historique, mais quelques erreurs de la sphère biblique qu'ils n'ont pas remarquées se sont glissées dans leurs textes, *volens nolens*. Il existe cependant des passages bibliques rapportés par des éditeurs, comme celui de la page 261 (« Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas ») où la référence biblique manque – *Romains* 7:19.

## 1. Repères

(1) P.P. Panaitescu et Ion Verdeș, les deux auteurs de l'Introduction du livre *L'Histoire hiéroglyphique* soutiennent qu'il existe quatre sources de « phrases » de Cantemir: les idées personnelles de l'auteur, le folklore, les anthologies d'adages philosophiques et morales et la littérature orientale (arabe ou perse). Dans une analyse du volume de *Maximes* recueillies par Em.C. Grigoraș de *L'Histoire hiéroglyphique*, on peut observer que Dimitrie Cantemir a également utilisé la Bible (environ 5%).

(2) Les adages / maximes de Cantemir (« phrases ») méritent d'être analysés afin d'observer quel message moral elles transmettaient à l'époque.

Nous avons parcouru une citation ci-dessous, tirée *via* Cantemir de l'Apôtre Paul. Ce segment mérite également d'être exploré à l'avenir.

(3) Dans le sous-chapitre « Les idées socio-politiques dans *L'Histoire hiéroglyphique* » (vol. 1, 1965, p. LVII et suiv.), les auteurs du texte commentent une citation cantémirienne<sup>1</sup> à partir de laquelle ils soutiennent que « sous un règne tyrannique et oppressif, les sujets simulent l'amour par peur<sup>2</sup> ». En fait, le texte paraphrasé par Cantemir se trouve dans la première épître de Jean (4:18)<sup>3</sup>, mais son sens est plus proche du sens biblique que des idées des éditeurs. Les sujets ne « simulent pas l'amour par peur » (Panaitescu – Verdeș), mais ils ont peur, ils montrent de la peur envers le souverain, car ils n'ont pas d'amour pour lui ; ainsi ils l'honorent, mais ils ne l'aiment pas. C'est exactement la thèse développée par Jean dans son épître.

(4) Dans l'Étude introductive, les deux éditeurs soulignent la cupidité de « l'Empire turc », un royaume qui est assis « sur un siège de feu » et – notent les éditeurs – de cette manière « la punition et l'effondrement à venir sont prévus » (volume I, p. XXXIV). Nous sommes tout à fait d'accord avec eux ; un trône terrestre placé au-dessus du feu n'a aucune chance de survivre, fait confirmé par la chute de l'Empire ottoman. Cependant, si les auteurs de l'introduction avaient signalé certains aspects bibliques et historiques (sur le trône de Satan dans l'Apocalypse, sur les peintures du XVIIIe siècle de Sucevita, Arbore, Moldovița, Humor et Voroneț), ce sujet aurait eu une conclusion beaucoup plus proche de la vérité.

(5) Ensuite, des expressions telles que: « le repos et l'abri de tous les volants » (À « L'Échelle... »: le dattier), « la corne du pouvoir » (À « L'Échelle... »: « le sceau des souverains de Moldavie »), « saisir la branche du dattier » (À « L'Échelle... »: « gagner un nom honoré »), etc. – nécessitent des explications détaillées pour prouver qu'ils trouvent leur origine dans les Saintes Écritures.

(6) Enfin, certains toponymes tels que le Babylone (« Vavilon »), l'Euphrate (« Evrath »), Tharsis (« Tharsis ») (avec la variante « Le vieux Tharsis qui s'appelle l'Amérique »), la Palestine, Jérusalem, la Mésopotamie, etc. nécessitent d'autres précisions que les éditeurs ont laissées de côté. Par

---

<sup>1</sup> La citation cantémirienne est la suivante: « Là où il n'y a pas de véritable amour, le respect est donné par peur. Et là où le respect est donné par peur, on attend le moment où il n'y aura plus ni peur ni respect, mais leur transformation en mépris. » (*traduction interprétative*). Voir: Dimitrie Cantemir, *Opere: Istoria ieroglifică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique], vol. 1 (Bucarest: Editura pentru Literatură, 1965), LXIX.

<sup>2</sup> P.P. Panaitescu et Ion Verdeș in Ibid.

<sup>3</sup> « La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte ; car la crainte suppose un châtement, et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour. » (1 Jean 4:18).

exemple, la première expression (Babylone) interprétée à « L'Échelle... » par l'auteur comme « le commencement du mal » a bien sûr un sens local, crypté, mais elle a aussi un sens universel, tiré de la Bible, renvoyant à la rébellion de l'homme qui a commencé à se propager dès la construction de la célèbre tour de Babel, lorsque Dieu a confondu les langues des hommes. Pourquoi Cantemir appelle-t-il le Danube « l'Euphrate de l'Europe » ? Et pourquoi l'Amérique est-elle le « vieux Tharsis » ? Ne serait-ce pas parce qu'il fait référence au Pays de l'Or, car Salomon apportait son or d'Ophir / Tharsis (voir 1 Rois 10:22) ?

## 2. Aspects analytiques

### 2.1. *L'idée de la cyclicité: un thème de la Genèse et de l'Ecclésiaste*

(1) Les éditeurs mentionnent dans l'étude introductive de *L'Histoire hiéroglyphique* (1965, I) (en référence à un autre ouvrage cantémirien – *L'Histoire de l'expansion et de la chute de l'Empire ottoman*) – « la conception philosophique de l'auteur sur l'évolution cyclique des grands empires, un concept explicitement déclaré dans *La recherche sur les monarchies* »<sup>4</sup>. Cependant, l'idée cantémirienne de la cyclicité des pouvoirs politiques énoncée dans des ouvrages ultérieurs, tels que ceux susmentionnés, trouve son précédent dans *L'Histoire hiéroglyphique*. Pourtant, le concept de cyclicité est beaucoup plus ancien, inspiré du premier chapitre écrit par Salomon dans l'Ecclésiaste, où l'auteur décrit la routine des activités humaines (v. 3-4) ou de la nature (v. 5-7). Ce « flux d'activités répétitives » est marqué chez Salomon par un « langage qui véhicule à la fois vigueur et monotonie »<sup>5</sup>. Dans le même sens conceptuel, l'auteur humain du livre *La Sagesse de Salomon* déclare qu'il connaît les « retours des solstices », les « cycles des années » et les « lois des étoiles » (7:17-19)<sup>6</sup>, et dans le Nouveau Testament, Jacques utilise l'expression « le cours de la vie » (3:6). Le même modèle biblique de cyclicité, selon lequel toutes choses fonctionnent, est basé sur le schéma de Genèse: (1) *Génération* (Genèse, chap. 1-2), *Dégénérescence* (Genèse, chap. 3-11) et *Régénération* (Genèse, chap. 12-50).

---

<sup>4</sup> P.P. Panaitescu et Ion Verdeș, I, p. XX; voir aussi p. XLVII.

<sup>5</sup> Choon-Leong Seow, *The Anchor Yale Bible: Ecclesiastes. A New Translation with Introduction and Commentary* [La Bible Anchor Yale: Ecclésiaste. Une nouvelle traduction avec introduction et commentaire] (New Haven, London: Yale University Press, 2008), 115. Salomon spécifie: « Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord; tous les fleuves vont à la mer... » (Ecclésiaste 1: 4-7).

<sup>6</sup> *Septuaginta 4/II: Iov, Înțelepciunea lui Solomon, Înțelepciunea lui Isus Sirah, Psalmii lui Solomon* [Septante 4/II: Job, Sagesse de Salomon, La Sagesse de Jésus, fils de Sirach, Psaumes de Salomon], C. Bădiliță et al. (coord.) (Bucarest, Iassy: Polirom, 2007), 193-4.

Il est évident qu'ayant un tel substrat biblique, Dimitrie Cantemir écrit dans *L'Histoire hiéroglyphique* sur la cyclicité des phénomènes naturels. Ainsi, il met dans la bouche de Brehnace (le Faucon) de sages paroles sur les choses des mortels qui se livrent au jeu de la vanité des vanités<sup>7</sup>, luttant dans une sphère d'instabilité (« les choses naturels retournent tous dans la sphère... »), dans un cercle des mouvements de la nature, le but inaccessible de chaque élément inscrit dans ces rotations étant de découvrir la source des mouvements circulaires et la raison pour laquelle ils sont dans la cyclicité existante<sup>8</sup> ; l'auteur en donne un exemple dans « L'histoire de Brehnace »<sup>9</sup>. Mais il ne faut pas oublier encore une chose: l'auteur écrit à propos d'un homme – son père – comme suit: « L'histoire de la naissance, de la croissance, de l'ascension », en représentant une croissance exponentielle, l'apparition, puis le déplacement de la terre jusqu'aux astres de l'homme qui était Constantin Cantemir. Mais l'idée de cyclicité serait différente: « naissance, montée, déclin », dans le cas des Turcs celle-ci étant dictée par la corruption (la cupidité). Cela signifie qu'en résumé, Cantemir préfigurait dès 1705 l'idée féconde de l'ascension et de la chute de l'Empire ottoman.

## 2.2. Citation de Ménandre (342-291 av. J.-C.): psychologique, éducative ou morale ?

Les deux éditeurs analysent dans l'*Introduction* au premier volume quelques « Aspects philosophiques de *L'Histoire hiéroglyphique* » (Cantemir 1965, vol. 1, p. LVI) et suggèrent que l'expression cantémirienne – « la nature humaine est plus ancienne que les mœurs et **les mauvais ragots gâchent toujours les bonnes mœurs**<sup>10</sup>. » [s.n.] – fait partie des éléments de la psychologie, plus précisément du domaine des « conceptions ultérieures sur l'éducation (de *Loca obscura*) », et ici Cantemir véhiculerait l'idée « que le tempérament (la nature humaine) et les mœurs des gens peuvent changer, bien que très difficilement » (Ibid: LVI). L'intuition des deux chercheurs a vu quelque chose dans cet apophtegme, mais pas assez pour clarifier les choses.

<sup>7</sup> Cantemir reprend ici un autre concept biblique sapientiel: celui de *vanitas vanitatum*, que l'on retrouve également chez des auteurs antérieurs.

<sup>8</sup> La citation de *L'Histoire hiéroglyphique* est la suivante: « La vérité est que les hommes et leurs choses se déplacent comme les grains dans un crible et les rayons dans une roue ; et personne n'a et n'aura dans le monde de place permanente ou de vie tranquille; mais toutes choses tournent dans la sphère de l'instabilité et dans le circuit de la nature. » (*traduction interprétative*). Voir: Cantemir, *Opere: Istoria ieroglifică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique], vol. 1, p. 252, f. 162.

<sup>9</sup> Ibid.

<sup>10</sup> Cantemir, *Opere: Istoria ieroglifică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique], vol. 2 (Bucarest: Editura pentru Literatură, 1965), 117.

(2.2.1.) Tout d'abord, la phrase cantémirienne susmentionnée, lue dans son contexte, véhicule-t-elle l'idée que le tempérament/les mœurs de l'homme sont difficiles à changer ? En parcourant la huitième partie de *L'Histoire hiéroglyphique*, nous remarquons que le Caméléon, c'est-à-dire Scarlet Ruset, s'exprime ici dans la plénitude de son mal. Il rencontre les chiens et les lancent sur la Licorne (Dimitrie Cantemir) ; il rencontre le Crocodile et lui promet une riche proie: « ... je t'ai tendu la proie (...), je t'ai dressé une grande table et je t'ai cuisiné des repas copieux et, pour faire bref, j'ai comblé tous tes appétits et tes désirs<sup>11</sup> » ; il rencontre le Faucon (Toma Cantacuzino, un ami de D. Cantemir) et gagne sa confiance.

Enfin, lorsqu'il arrive à la Licorne, il apprend qu'il a des soupçons sur sa possible capture par le Crocodile. Faisant semblant d'être inquiet, il demande à la Licorne de faire attention, parce que certaines rumeurs peuvent être vraies ; puis il jure qu'il n'a pas surpris le Faucon révélant aucun secret sur la Licorne à personne. Ici Cantemir se défoule et entre ses parenthèses, s'écrie: « Oh, la peau du diable sous les cheveux du diable ! Avec quels futurs complots il s'empresse de calomnier le nom d'autrui ! »<sup>12</sup>. C'est maintenant le moment où le Sage de l'ombre, à travers ces exclamations, introduit, entre autres parenthèses, la phrase que nous avons étudiée: « la nature humaine est plus ancienne que les mœurs et toujours **les mauvais ragots gâchent les bonnes mœurs.** » Que veut-il dire par cela ? Il souhaite transmettre que la nature caméléon de Scarlet Ruset est plus forte que tout ce qu'il a acquis par l'éducation (notez qu'il était un rhéteur du Patriarcat de Constantinople<sup>13</sup>) ; et que les commérages, les calomnies détruisent les bonnes habitudes (mœurs).

(2.2.2.) D'où Dimitrie Cantemir s'est-il inspiré dans la deuxième partie de sa « phrase » ? Si les deux éditeurs - Panaitescu et Verdeș - avaient connu l'histoire de l'idée transmise par l'Apôtre Paul dans sa première épître aux Corinthiens (15:33) ou quelques textes allusifs des livres sapientiaux de l'Ancien Testament<sup>14</sup>, ils auraient été beaucoup plus précis. La lettre de Saint Paul contient un trimètre iambique probablement repris de l'ouvrage *Thais* (218) du poète comique Ménandre (342-291 av. J.-C.), ou d'une anthologie de citations classiques de son temps<sup>15</sup>. Mais, ce qui nous intéresse c'est de quelle édition de la Bible Cantemir reprend cette maxime.

---

<sup>11</sup> Ibid., 110.

<sup>12</sup> Ibid., 117.

<sup>13</sup> Voir: N. Stoicescu dans Cantemir, *Opere: Istoria ieroglifică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique] (Bucarest: Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973), 322.

<sup>14</sup> Voir: *Prov* 13:20 ; 22:24-25 ; *Eccles* (*Ben Siráh*) 13:1 etc.

<sup>15</sup> Il s'agissait en fait d'un « proverbe populaire attribué à l'origine à Ménandre, auteur de comédies [dans l'ouvrage *Thais*, éd.], mais largement diffusé à l'époque de Paul ». Voir: Craig S. Keener, *Commentaire historico-culturel sur le Nouveau Testament* (Oradea: Casa Cărții, 2018), 586 ; voir aussi: Hans Conzelmann, *Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1981), 341.

Si nous consultons l'une des éditions critiques du Nouveau Testament – par exemple Nestle-Aland 27 (NA<sup>27</sup>), ou en même temps l'appareil critique électronique de CNTTS (*Centre d'études textuelles du Nouveau Testament*), nous constaterons que le verset 33 de 1 Corinthiens 15 apparaît presque invariablement dans la plupart des manuscrits comme ça:

μη πλανᾶσθε· Φθειρουσιν ἥθη χρηστὰ ὁμιλῖαι κακαί.

[transliteration: *mē planasthe phtheirousin ēthē chrēsta homilīai kakai*]

Traduction littérale: « Ne vous y trompez pas: les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »<sup>16</sup>

Mais même si le Nouveau Testament de Bălgrad / Alba Iulia (1648) traduit le verset de la même manière: « Ne vous égarez pas ! Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs »<sup>17</sup>, Cantemir ne cite pas comme ça. Il écrit différemment: « **les mauvais ragots** gâchent les bonnes mœurs » [s.n.]. D'où Cantemir a-t-il repris cette version textuelle ? On pourrait conclure, en vérifiant des versions de la Bible roumaine telles que *le Nouveau Testament Cornilescu* (1920), *la Bible synodale* (1936), *la Bible Radu-Galaction* (1939) et plus récemment *la Bible catholique* (2013), qu'ici Cantemir a paraphrasé le texte qui, dans ces traductions, sonne presque invariablement: « Ne vous y trompez pas: les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs ». Mais non, ce n'est pas comme ça. En grec, l'expression ὁμιλῖαι κακαί [*homilīai kakai*] peut être traduite soit par « mauvaises amitiés » ou « mauvaises conversations » (le terme ὁμιλέω [*homileō*] signifie soit « s'associer avec » ou « converser avec »<sup>18</sup>. De plus, le nom neutre *ēthē* (au pluriel) du terme *ethos* – « habitude, usance, coutume, mœurs », est traduit correctement, littéralement, dans la citation de *L'Histoire hiéroglyphique*, ce qui signifie que Dimitrie Cantemir a traduit le

<sup>16</sup> Voir: Barbara Aland, Kurt Aland et al. (éd.), *Novum Testamentum Graece* [NA27], Nestle-Aland 27e édition (Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft, 1993). Voir aussi l'appareil critique pour le texte de 1 Cor 15:33, dans la base de données CNTTS NT Critical Apparatus, © 2004: le texte étudié n'est pas problématique ; il est lacunaire / omis dans plusieurs manuscrits majeurs (grade I et II (ἰ<sub>15</sub> = *Papyrus 15*, sec. III ; c = *Codex Ephraemi*, palimpseste du NT avec des lacunes, sec. V ; ἰ<sub>14</sub> = *Papyrus 14*, sec. VI ; ἰ<sub>11</sub> = *Papyrus 11*, sec. VII ; ἰ<sub>15</sub> = *Papyrus 34*, sec. VII ; ἰ<sub>61</sub> = *Papyrus 61*, sec. VIII), mais il est présent dans une multitude de manuscrits, en commençant par a01 (*Codex Sinaiticus*, 4e siècle), en poursuivant avec A02 (*Codex Alexandrinus*, 5e siècle) et en terminant par des *minuscules* comme 2400 (13e siècle) et 2495 (15e siècle).

<sup>17</sup> De nombreuses versions de la Bible en anglais ont ensuite traduit de la même manière (NIV, NLT, ESV, BSB, NASB etc.).

<sup>18</sup> Henry George Liddell, Robert Scott, *A Greek-English Lexicon* [Un lexicon grec-anglais] (Oxford: Clarendon Press, 1996).

texte biblique directement du grec. La *Bible de Bucarest* (1688) traduit différemment: « Ne vous y trompez pas ! Les mauvais mots gâchent les bonnes mœurs. »<sup>19</sup> D'où Cantemir s'est-il donc inspiré ? A-t-il cité de la *Bible de Bucarest* (1688), comme le prétend Ludovic Demény<sup>20</sup> ? Deux autres versions de la Bible attribuent le même sens au texte biblique, versions célèbres au temps de Cantemir: *King James* (1611) et *Douay-Rheims Bible* (1610-1611). Ainsi, Cantemir a-t-il cité des Bibles catholiques ou anglicanes ? Nous arrivons, donc, à la conclusion de Virgil Căndea, selon laquelle les citations de Cantemir provenaient soit de la *Vulgate*, soit d'une autre version latine de la Bible, soit d'un *Thesaurus biblicus* de citations organisées par ordre alphabétique et thématique (Căndea in: Cantemir 1974: 33<sup>21</sup>). À l'appui de cette hypothèse, on peut également citer le texte de la *Vulgate*: *nolite seduci corrumpunt mores bonos conloquia mala* (*Epistula Ad Corinthios I*, 15:33), où *conloquia mala* (et non pas *consilium*) renvoie à de mauvaises conversations.

### 2.3. « Le Saint Voile »: *Objet de la Bible ou de la Tradition ?*

Dans la *Huitième Partie* du livre, Dimitrie Cantemir utilise l'expression « visage indescrivable », qui dans « l'Echelle » de la fin du volume fait référence au « saint voile »<sup>22</sup>, et les deux éditeurs suggèrent qu'il s'agit du voile de Marie-Madeleine. Je cite la note de bas de page no. 1: « Le visage indescrivable (invisible) » est « le saint voile », le voile de Marie-Madeleine. »<sup>23</sup> En revanche, Nicolae Stoicescu est beaucoup plus prudent à cet égard et évite la phrase de Cantemir. Au fait, de quoi parle-t-on

---

<sup>19</sup> BB 1688: “Nu vă rătați! Strică nărvurile bune voroavele reale”. Des éditions plus tardives, telles que *La Bible de Blaj* (1795), *Le Nouveau Testament de Neamt* (1818), *Le NT de Smyrne* (1838), *Le NT de Bucarest V* (1857), *La Bible de Pesta* (1873), *La Bible de Iassy* (1874), *Le NT de Nitzulescu* (1897), *La Bible synodale* (1914) etc.

<sup>20</sup> Il semble qu'une copie des Écritures créée par Șerban Cantacuzino, son beau-père, ait appartenu à Dimitrie Cantemir. Le chercheur Lajos Demény a découvert à Moscou un exemplaire de *la Bible de 1688* portant son autographe. Il reprend « un certain nombre de notes marginales », dont il propose quelques citations. L'hypothèse de L.D. est cependant réfutée par certains spécialistes. Andrei Eșanu examine cette question en profondeur lorsqu'il parle de la bibliothèque de Cantemir en Russie. Cf. Lajos Demény, « Adnotări făcute de Dimitrie Cantemir pe Biblia din 1688 » [Annotations faites par Dimitrie Cantemir sur la Bible de 1688]: *Dacoromania*, 7 (1988), 265–273 ; Lajos Demény, « Tradiție și continuitate în *Hronicul* lui Dimitrie Cantemir » [Tradition et continuité dans *La Chronique* de Dimitrie Cantemir], *Studii. Revistă de istorie* [Etudes. Revue d'histoire], 26/5 (1973): 955–956 ; Andrei Eșanu, « Urme ale bibliotecii lui Dimitrie Cantemir în Rusia » [Traces de la bibliothèque de Dimitrie Cantemir en Russie], *Academica*, XXIV/11–12 (2014): 40.

<sup>21</sup> Cantemir, *Opere Complete* [Œuvres complets], vol. I: *Divanul* [Le Divan] (Bucarest: Editura Academiei R.S.R., 1974).

<sup>22</sup> Cantemir, *Opere: Istoria ieroglică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique], vol. 2, 265.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 118.

là-bas ? Le Caméléon (Scarlat Ruset), pour être crédible devant la Licorne (l'auteur, Dimitrie Cantemir), jure sur ce qu'il considérait comme sacré – le « saint voile », sans tenir compte du fait que le Nouveau Testament interdit catégoriquement le serment<sup>24</sup>. En lisant la phrase de Cantemir entre parenthèses, on remarque que le Caméléon a utilisé le nom du vertueux Faucon (Toma Cantacuzino) pour tromper la Licorne: « Et quant à moi, je jure par le visage indescriptible, que je n'ai trouvé le Faucon coupable ni en paroles ni en actes (ainsi le rusé jura comme s'il était sincère) ». De quel « **visage indescriptible** » et de quel « saint voile » Cantemir parle-t-il? À propos du « voile » de la Sainte Marie-Madeleine ?

Les deux éditeurs se trompent. Le texte biblique de *Jean* 20:7 fait référence à la « serviette » ou le « linge » trouvé dans le tombeau de Jésus. Le matin de la Résurrection, deux disciples de Jésus, Pierre et Jean, ont couru au Saint-Sépulcre et n'y ont pas trouvé Jésus. Mais ils trouvèrent quelque chose: « les bandes qui étaient à terre » et « **le linge** [σοῦδάριον, s.n.], qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part. » (v. 6-7). Dans le même texte, il est dit que Marie-Madeleine courut au Saint-Sépulcre et rencontra les anges dans le tombeau: on en déduit qu'elle a également vu la serviette, mais rien n'indique qu'elle l'a prise<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> À l'origine, dans la loi mosaïque, les gens étaient encouragés à jurer (*Nombres* 30:2 – « Lorsqu'un homme fera un vœu à l'Éternel, ou un serment pour se lier par un engagement, il ne violera point sa parole, il agira selon tout ce qui est sorti de sa bouche. ». Cependant, après de mauvaises expériences comme celle de Jephthé, qui a dû brûler sa fille à la suite d'une promesse faite (*Jud* 11, 30, 35-36, 39), Salomon recommande d'y renoncer (*Ecl* 5, 4-5 – « Lorsque tu as fait un vœu à Dieu, ne tarde pas à l'accomplir, car il n'aime pas les insensés: accomplis le vœu que tu as fait. Mieux vaut pour toi ne point faire de vœu, que d'en faire un et de ne pas l'accomplir. »). Jésus, le Sauveur, dans son célèbre Sermon sur la montagne, ordonne de renoncer totalement au serment (voir *Mat* 5,33-37), une idée reprise par Paul (*Col* 4,6) et Jacques (5,12). À la fin du Sermon, Jésus conseille à ses auditeurs: « Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin. » (v. 37). Cette signification biblique du serment interdit semble également être approuvée par l'esprit moral de *L'Histoire hiéroglyphique*. Ainsi, dans une parenthèse, Cantemir commente: « Les serments ont été inventés pour les mortels afin que le démon, sous le nom du grand Dieu, puisse plus facilement accomplir ses ruses. » (*traduction interprétative*). Cantemir, *Opere: Istoria ieroglifică* [Œuvres: L'Histoire hiéroglyphique], vol. 1, 58.

<sup>25</sup> Je cite les textes bibliques: « Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes qui étaient à terre, et le linge [σοῦδάριον – *soudarion*, n.n.], qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part. » (*Jean* 20:6-7). L'évangéliste poursuit: « Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. » (v. 11-12). Si Madeleine a regardé dans le tombeau, elle a bien sûr vu aussi la serviette ou le linge placé auparavant sur le visage du Sauveur. Mais cela était toute sa contribution à l'histoire de la serviette.

En grec du Nouveau Testament, σουδάριον [*soudarion*], vient du latin *sudarium* [dérivé de *sudor*] et signifie une serviette ou un suaire, un mouchoir ou un voile. Plus précisément, dans une tombe, c'était « un tissu pour essuyer la sueur du visage et pour nettoyer le nez [du défunt] »<sup>26</sup>. On sait que dans l'Empire romain, un *sudarium* était utilisé pour s'essuyer le visage et les mains. Les Juifs ont repris cette coutume, mais lui ont donné une signification plus profonde et spirituelle: de même que le visage de Moïse était recouvert d'un voile, afin que les pèlerins du désert ne vénèrent aucun autre visage que le Dieu invisible, ils enveloppaient la tête des morts dans un tissu. Ces aspects complètent avec une pointe d'ironie *La Parabole des Mines*, prononcée par le Sauveur en Luc 19:20: l'homme qui avait reçu une mine, au lieu de la mettre dans une banque, l'enveloppa dans un *suddarion*, une serviette pour couvrir le visage des morts et l'enterra pour toujours. Plus tard, le terme fait référence à l'utilisation de la serviette qui, lorsqu'elle touchait le corps des saints, avait des pouvoirs de guérison (*Actes* 19:12). Il est possible que cette « capacité » acquise par la serviette (le linge) dans les Actes ait conduit à des interprétations ultérieures du pouvoir miraculeux du saint voile.

Selon une légende, il y aurait eu un autre linge, pas celui du Saint-Sépulcre: il s'agit du voile de la sainte Véronique (ou Bérénice), sur lequel l'image du Sauveur se serait imprimée lorsqu'il a gravi le chemin de croix. Le texte *Vindicta Salvatoris*, tiré de l'*Évangile Apocryphe de Nicodème*, raconte que Véronique a essuyé le visage du Sauveur avec un linge, et que l'image du visage de la sainte y est restée imprimée. Cette relique aurait ensuite reçu des pouvoirs miraculeux<sup>27</sup>. Dans le même texte apocryphe cité plus haut, l'empereur Tibère aurait envoyé quelqu'un pour lui apporter le linge afin qu'il soit guéri. Une étymologie populaire explique que le nom « Véronique » signifie « vraie image » (*Vera-icon*) du Christ<sup>28</sup>.

Cantemir ne mentionne dans son « Echelle » aucun nom lié au « saint voile » (ni le nom de Marie de Magdala, ni le nom de Véronique). Dans l'ancienne culture roumaine, il semble que la légende du voile de

---

<sup>26</sup> Joseph Henry Thayer, *A Greek-English lexicon of the New Testament* [Un lexicon grec-anglais du Nouveau Testament] (New York, Cincinnati, Chicago: American Book Company, 1889), 581.

<sup>27</sup> Cf. Joe Nickell, *Relics of the Christ* [Reliques du Christ] (Lexington: The University Press of Kentucky, Kentucky, 2007), 71-6 et Basil Watchins (ed.), *The book of saints: a comprehensive biographical dictionary* [Le livre des saints: un dictionnaire biographique complet] (Ramsgate: Bloomsbury T&T Clark, 2016), 746.

<sup>28</sup> J. K. Elliott, *The Apocryphal Jesus. Legends of the Early Church* [Le Jésus Apocryphe. Légendes de l'Église primitive] (Oxford: Oxford University Press, 2008), 109.

Véronique était bien connue. Je fais référence au *Tableau de Lugoș*, daté par certains de 1450<sup>29</sup> et par d'autres du 18<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. L'*Encyclopédie roumaine* écrit à propos du voile de la sainte que « le Sauveur s'est essuyé le visage et son visage a été imprimé sur ce voile »<sup>31</sup>.

Le caméléon a juré sur le « visage indescriptible », c'est-à-dire sur le « sait voile » qui avait le visage du Sauveur imprimé, il a juré sur ce visage que personne n'a jamais pu peindre et qui n'a jamais vraiment été peint. De l'image du Christ, l'apôtre Paul écrit: « Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création. » (*Col* 1:15 ; en *Hébreux* 11:27, Dieu le Fils reçoit le même nom: « Celui qui est invisible »). L'essence du passage est claire: le serment du caméléon a été prêté sur une relique de la Tradition chrétienne (le voile), ou sur le « contenu » métaphysique, spirituellement significatif, d'une relique (le visage imprimé du Sauveur). Les deux rédacteurs ont confondu deux personnalités de l'histoire biblique et de la tradition chrétienne: une personnalité historique (Marie) et un personnage légendaire (Véronique). Cantemir a fait référence à ce dernier, mais les rédacteurs ne l'ont pas remarqué.

En effet, si l'on suit le visage de Sainte Madeleine dans l'iconographie du Moyen Âge, on ne découvrira pas la présence du voile de la sainte. De la *Crucifixion* de Giotto (1310, Basilica di San Francesco), aux cinq hypostases de la *Vie de Marie-Madeleine* de Giovanni da Milano et Matteo da Pacino (1363-71, Santa Croce, Florence), aux dix images du cycle de San Giovanni de la Villa (1370-90, Santa Maddalena, Rencio), aux images de l'*Autel de Marie Madeleine* de Lukas Moser (1432, Pfarrkirche St. Maria Magdalena, Tiefenbronn), aux représentations de *La Madeleine pénitente* de plus tard (1454 de Donatello, 1578 de El Greco, 1597 de Caravage, 1598 de Tintoretto, 1635 de Reni et autres), ou de la scène *Noli me tangere* (*Codex Egberti*, approx. 977-993, Reichenau ; de Fra Angelico, approx. 1445, San Marco, Florence ; de Martin Schongauer approx. 1481, Colmar ; de Bronzino approx. 1532, Florence, etc.), on ne trouvera nulle part la représentation du sait voile<sup>32</sup>.

<sup>29</sup> Valeriu Branisce, *Tabla de la Lugoș: un monument prețios literar-istoric* [Le Tableau de Lugoș: un précieux monument littéraire et historique] (Lugoș: Imprimeria Carol Traunfellner, 1903), 36 et suiv.

<sup>30</sup> Alexandru Ofrim, *Cheia și psaltirea: imaginarii cărții în cultura tradițională românească* [La clé et le psautier: l'imaginaire du livre dans la culture traditionnelle roumaine] (Pitești: Maison d'édition Paralela 45, 2001), 193.

<sup>31</sup> C. Diaconovich, *Enciclopedia Română* [L'Encyclopédie roumaine], tome III: *Kemet-Zymotic* (Sibiu: Maison d'édition de W. Kraft, 1904), 1209.

<sup>32</sup> Michelle A. Erhardt, Amy M. Morris, *Mary Magdalene, Iconographic Studies from the Middle Ages to the Baroque* [Marie-Madeleine, Études iconographiques du Moyen Âge au Baroque] (Leiden & Boston: Brill, 2012), *passim*.

L'iconographie médiévale souligne l'importance du voile de la Sainte Véronique comme objet de culte chrétien. En analysant le *Velo della Veronica* de Bernardino Zaganelli (vers 1500, *Philadelphia Museum of Art*), la gravure d'Albrecht Dürer, *Véronique* (1513), les tableaux de Domenico Fetti (1620), Emmanuel Tzanes (1659), Francisco de Zurbarán (XVII<sup>e</sup> siècle), etc., on sera marqué par cette réalité. Partout, dans chaque représentation, la Sainte Véronique est accompagnée de son propre objet-symbole sacré et déterminant: le voile. Sans lui, Véronique est comme tous ses homonymes dans le monde. Le voile, l'objet-symbole archiconnu de tous les chrétiens traditionnels, la caractérise et donne à Véronique la personnalité spirituelle pour devenir telle que nous la connaissons: une sainte. D'un point de vue historique, la référence au voile est réelle, compte tenu du fait qu'en 1705 la légende du voile de la Sainte Véronique était connue dans la région roumaine.

### Conclusion

À une simple lecture littérale, il est facile de voir que dans le corpus historique-hiéroglyphique, les *perles bibliques* (pour reprendre un terme d'un titre d'une anthologie de théologie patristique de Jean Chrysostome connue par Cantemir<sup>33</sup>) sont plus difficiles à trouver. Les noms divins (Dumnădzău / « Dieu », Ziditoriul / « Bâtitseur », Stăpânul / « Maître », Izvoditoriul / « Rédempteur », etc.), les toponymes (Asia / « Asie », Athina / « Athènes », Eghipt / « Egypte », Ierusalim / « Jérusalem », Tharsis / « Tharsis », Vavilon / « Babylone », Zmir / « Smyrne », etc.) et les hydronymes bibliques (Nil / « Nil », Evrath / « l'Euphrate », Marea Roșie / « la Mer Rouge », Mediterana / « la Méditerranée », etc.), les symboles sacrés (numérologiques, zoomorphes), les récits moralisateurs et les proverbes (généralement tirés de sources extrabibliques, et partiellement de livres sapientaux bibliques) et surtout les concepts théologiques (comme la libre volonté), tous ceux-ci constituent 150 phrases / mots et plus de 280 termes du corpus historico-hiéroglyphique.

Sur un total d'environ 127.153 mots du roman, nous obtenons un pourcentage de 0,22%. C'est extrêmement peu, étant donné que la Licorne compte environ 377 occurrences, ce qui ne représente ni plus ni moins que 0,29% de l'économie terminologique du roman.

---

<sup>33</sup> *Mărgăritarele* [Les Perles] de Jean Chrysostome ont été traduites du grec par Radu et Serban Greceanu en 1686, sur la base du volume imprimé à Venise par Nicolae Gliki en 1683, et étaient connues de Dimitrie Cantemir, qui les a citées plus tard. Rodica Popescu, « Note sur l'édition », in: Jean Chrysostome, *Mărgăritare* [Perles] (Bucarest: Libra, 2001), 5 et D. Cantemir, *Vita Constantini Cantemyrii* (București: N. Iorga tr., s.ed., 1923), 68.

Pour tous cela, l'attention, la rigueur, la connaissance des sources bibliques et la familiarité avec la tradition biblique roumaine sont requises. Une édition de *L'Histoire hiéroglyphique* intégrant des notes et des commentaires historiques, philologiques, mais aussi théologiques et, surtout, philosophiques, est attendue dans le futur.

(Traduction par Alexandra-Ligia Hojda)